

Le ROI DU PLATINE

Par NORMAN SILVER

(Adaptation de Pierre LUGUET et Gabrielle KARN)

—Pourquoi donc en garderais-je, moi? N'êtes-vous pas toujours le même Isaac Muncaczy qui s'est enfié de Turquie, emportant treize mille roubles à son associé Gourko et à moi-même? Vous avez du reste dégringolé, mon cher. Passer de la situation de directeur de mines à celle de patron de maison de jeu clandestine n'a rien de flatteur pour vous, mon ami. Et c'est une assez mauvaise référence à ajouter à celles que contient un passé comme le votre, quand on a la police à la porte. Muncaczy mangeait ses ongles; de vert il était devenu ardoise.

—En ce qui me concerne, poursuivit Morton, j'en serais quitte en exhibant ma carte de visite. Mais il pourrait bien se faire, mon pauvre Isaac, qu'on s'assurât de votre précieuse personne. Vraiment, vous vous êtes mis là dans un fâcheux embarras. Et je m'en étouffe, à votre âge, avec votre prudence.

—Le directeur du cercle se rapprocha.

—Nous pouvons faire un marché, dit-il à voix basse. Peut-être ne suis-je pas aussi maladroit que j'en ai l'air. Les agents ont besoin d'une heure au moins pour pénétrer ici. Et, dans une heure je serai loin.

—Ah! Pourquoi votre huisserie vient-elle de dire que les issues secrètes étaient gardées?

—Parce qu'il ne les connaît pas toutes.

—Morton réfléchissait.

—J'ai un ami avec moi, dit-il enfin.

—Il pourra venir.

—C'est bien. Sortons d'ici en sûreté et je vous promets de ne jamais plus parler de treize mille roubles.

—C'est entendu.

Morton se dirigea vers Bernard Tangye qui, arrêté à quelque pas, surveillait cette scène. Il lui fit un signe mystérieux et tous deux se mirent à marcher dans la foule d'un air indifférent, mais suivant Muncaczy qu'ils ne perdaient pas de vue.

Le couloir d'entrée avait été déserté, les joueurs s'éloignant distinctement de la porte de fer où la police frappait encore. Tous, hommes et femmes, avaient zébré les extrémités du cercle, en quête d'un moyen d'évasion. Mais c'est en vain qu'ils allaient de l'une à l'autre des sorties secrètes. A chacune d'entre elles, ils trouvaient un employé qui les avertissait:

—La porte est gardée.

Les gens rentraient alors et se mêlaient à la cohue maintenant inactive, et dont le malaise grandis-

—Muncaczy, suivi de Morton et de Bernard, traversa le couloir, près de la porte de métal. Il entra dans une chambre sombre et vide, dont les fenêtres étaient closes. Puis il ferma soigneusement la porte et alluma une bougie qu'il posa sur la corniche d'une haute et vieille cheminée. Il engagea le bras sous la hotte de cette cheminée et une échelle de corde se déroula jusqu'au sol.

—Presque un escalier, dit-il en tiant. Quant à la cheminée, vous voyez, on y passerait quatre de front.

—Pressons-nous, répondit Morton.

Alors, le tenancier du tripot souleva une lame du parquet et tira d'une excavation des vêtements d'ouvrier.

—Je n'ai que deux costumes, dit-il. Prenez-les, votre ami et vous. Morton et Bernard enfilèrent prestement les bourgerons et les cotons qui devaient les déguiser et protèger leurs habits contre les souillures. Pour Muncaczy, il se borna à retourner le sien et à le revêtir, la doublure en dehors, le collet relevé, pour cacher son linge et l'énorme diamant de sa cravate.

—Faites des trous dans vos mouchoirs et couvrez-vous-en le visage, dit-il encore. Il ne faut pas avoir l'air de ramoneurs en sortant d'ici.

Quelques instants après, les trois hommes s'engageaient dans la cheminée, le tenancier du tripot venant le dernier. Ils débarquaient sur un toit heureusement muni de garde-fous au moment même où apparaissait à l'horizon les premiers feux de l'aurore.

—Hâtons-nous, dit Muncaczy. Dans dix minutes il serait trop tard.

Morton et Bernard Tangye étaient alors dans une sorte d'impasse très étroite, et dans l'attente de gens du monde desirant respirer un peu à la suite d'une nuit très mouvementée. Ils se disposèrent à se séparer; mais Morton dit un mot à chacun de ses compagnons

de M... le cœur du père, en me mettant à même de lui montrer cette généreuse résolution, tracée en quelques lignes.

—Rien de plus aisé, répondit Jos. Voici une plume et du papier.

—Voilà, dit-il. Je vais écrire, et miss Fernyough signera.

—Voyons... Il faut dire les choses clairement et brièvement. Miss... miss Marion n'est-elle pas vraie?

—Miss Marion parfaitement.

—Miss Marion Fernyough fait savoir librement qu'elle n'entend pas épouser d'autre personne que M. Bernard, qui écrit ceci pour elle. Elle fait cette déclaration sous pression ni considération pécuniaire d'aucune sorte. Est-ce bien ainsi?

—C'est parfait, monsieur Jones. Vous êtes la clarté fait homme.

Marion signa gravement. Bartle, qui ne songeait plus qu'à son aller, plaça la feuille et la mit dans sa poche.

Le secrétaire intime fit sa belle révérence, se hâta vers la rue, où il accrocha un cab qui le ramena vers la Cité.

Robert Tangye était seul dans son bureau. Bartle entra près de lui, très animé, et lui fit immédiatement le rapport du succès complet de sa mission.

Mais le roi du platine ne parut pas le moins du monde enthousiasmé de l'heureuse nouvelle. Il resta morne et froid.

—Vous arrivez trop tard, Bartle. Je viens de signer un testament qui fait de Bernard un millionnaire et de Mark un mendiant.

—De pareilles dispositions peuvent être annulées, répondit hardiment Bartle. Et voici qui serait de nature, peut-être, à modifier vos résolutions.

Il posa devant son maître l'auto-graphe de Jocelyn Bernard.

Robert Tangye examina longuement le papier. Puis il eut un léger sourire.

—Bartle, dit-il, vous êtes un homme très fort, à l'ordinaire... Mais cette fois, vous vous êtes fait rouler comme un enfant. La jeune fille que Mark veut épouser ne s'appelle pas Marion. Elle s'appelle Monica.

—Morton, Edward Morton, je l'ai aussi du reste, entendu appeler Edward, et cela m'a paru étrange.

Robert Tangye était devenu extrêmement pâle. Il ne répondit pas à son fus. Il tira son carnet de chèques, en établit un au nom d'Edward Morton, y inscrivit la somme de quinze cents livres et signa.

—Voilà, dit-il. Payez cet homme. Allez.

Bernard sortit.

Il monta dans un cab et se fit conduire au "Cecil", où il demanda Morton, qui le fit prier de monter à sa chambre.

Bernard l'y trouva confectionnant un cocktail et fumant un cigare de choix.

Morton prit le chèque avec indifférence.

—Quis on causa de choses et d'autres.

Après de quelques instants, le jeune Tangye, complètement oublié des émotions désagréables par lesquelles il venait de passer, songea que décidément Morton était bien le meilleur compagnon de la terre.

—Au bout d'une demi-heure, l'excellent compagnon désignait quelques paquets de cartes sur un guéridon et demandait négligemment:

—Voulez-vous votre revanche?

—Non, merci. Je ne joue plus.

—Je comprends, répondit le petit vieillard avec une assez cruelle ironie; la scène a été dure, he?

—Non... mais non... au contraire...

—Au fait, je n'y tiens pas davantage moi-même. Je voulais simplement vous offrir une occasion de rentrer dans votre argent, comme cela se fait entre gentlemen. N'en parlons plus.

—Il y viendra", songeait-il.

Bernard y vint, en effet, et plus rapidement même que l'aurait cru l'ancien prospecteur.

—Au bout de quelques instants, il rappelait lui-même à l'ennemi de son père la proposition de revanche qu'il en avait reçue, disait qu'il avait réfléchi, qu'il tenterait la veine volontiers, une fois encore, et offrait cinq ou double rapidement, en cinq points d'écarté.

Morton acceptait avec beaucoup de complaisance et de courtoisie, et trois minutes après Bernard sortait de chez lui, la mort dans l'âme.

Une fois de plus, il avait perdu quinze cents livres!

Bottin des Sociétés Françaises

Société Française de Bienfaisance et d'Assistance Mutuelle de la Nouvelle-Orléans, organisée le 14 mars 1883. Local de la société, 1820 Ste. Anne. Officiers: Président, J. M. Vergnolle; Vice-Président, François Bidstein; Secrétaire, A. J. Bonner; Trésorier, William Gomez. Séances le 1er et 3ème jeudi de chaque mois, au local de la société.

L'Union Française, fondée le 12 octobre, 1872. Local de la société, 928 Rue des Remparts. (Ecole gratuite pour filles.) Officiers: Président, Emile J. Eucuyer; Vice-Président, F. Surmerly; Secrétaire, René F. Clère. Séances le 1er mercredi de chaque mois, au local de la société.

Société des Bouchers, organisée en 1866, incorporée le 17 octobre 1867. Officiers: Président, Sylvain Dumestre; Vice-Président, Maurice Cazabonne; Secrétaire, Paul Vanderrhorre. Séances le 1er jeudi de chaque mois, chez Laudumy & Cie, 112 Rue des Remparts.

Société d'Assistance et de Bienfaisance Mutuelle de St. Maurice, organisée le 29 janvier 1874. (Fête anniversaire le 22 septembre.) Officiers: Président, Emile J. Naudou; Premier Vice-Président, Mateas Ruter; Deuxième Vice-Président J. P. Bouvier; Secrétaire, Nemours H. Nunez, Jr. Réunions générales le dernier jeudi de chaque mois. Salle de réunions au coin des rues Chartres et Charbonnet.

L'Athènes Louisianais, organisée le 12 janvier 1876. Officiers: Président, Bussière Rouen; Premier Vice-Président, Edgar Grima; Deuxième Vice-Président Charles F. Claiborne; Secrétaire, Lionel C. Duret; Assistant-Secrétaire, André Lafargue. Jours de réunions fixes par le comité; local des réunions aux bureaux du Président, Banque Iliornia.

La Société Protectrice des Laitiers, organisée en 1879. Incorporée en 1881. Officiers: Président, John Bordes; Vice-Président, N. Charou; Secrétaire, F. E. Fagot; Trésorier, P. Cazalot. Séances le mercredi de chaque mois, au local premier lundi de chaque mois, de la société.

Local des réunions au coin des rues Dryades et Poydras.

La Société de 14 Juillet, Incorporée le 25 avril 1890. (Ecole gratuite pour garçons. Local de la société, au coin des rues Esplanade et Bourbon. Officiers: Président, F. Bidstein; Premier Vice-Président, Charles D. Foucher; Deuxième Vice-Président, H. Dabès; Secrétaire, Adrien Daste; Trésorier, L. F. Martin. Séances le second vendredi de chaque mois, au local de la société.

Les Enfants de la France, fondée en septembre, 1891. Local social, 740 Avenue de l'Esplanade. Officiers: Président, J. A. Buisson; Premier Vice-Président, J. Labourdette; Deuxième Vice-Président, L. Fournier; Trésorier, J. Darrivière; Secrétaire aux minutes, A. Daste; Secrétaire aux finances, H. J. Mathé. Séances le deuxième mardi de chaque mois, au local de la société.

L'Alliance Franco-Louisianais, fondée le 16 octobre, 1908. Officiers: Président, J. M. Verzenne; Vice-Président, Emile Eucuyer; Secrétaire, André Lafargue. 407 Rue Carondelet. Local des réunions l'Union Française, 928 Rue des Remparts, le deuxième samedi de chaque mois à 4 heures p. m.

Le Secours à la France, fondée en août 1916. Local social, 740 avenue de l'Esplanade. Officiers: Président, J. A. Buisson; Premier Vice-Président, L. A. Maurin; Deuxième Vice-Président, J. Darrivière; Trésorier, Mlle Amélie Pujol; Secrétaire, Mlle M. Desparz. Réunions générales le dernier vendredi de chaque mois, au local de la société.

Société de Secours Mutuels la France, fondée le 16 avril, 1891. Officiers: M. le Consul de France Président d'Honneur; Président, H. J. Prou; Vice-Président, F. Laudumy; Secrétaire, J. Serri; Trésorier, A. Gaillard. Local social chez F. Laudumy & Cie, 112 Rue des Remparts. Séances le troisième lundi de chaque mois, de la société.

LE TRIOMPHE DE M. BARTLE.

l'honorable M. Bartle, ignorant totalement qu'il était épié par le regard d'aigle de Jocelyn Bernard et convancu, qu'à la fin, miss Fernyough répondrait à ses offres, se rendit plusieurs fois de suite à la librairie de Hampton-Court Road, espérant y trouver une lettre à l'adresse du mystérieux M. Jones.

Il était donné huit jours de patience. Et bien lui en prit, car, avant la fin de la semaine, un mot l'avertit discrètement que Mlle F... serait chez elle tel jour, à cette heure, et disposée à recevoir M. Jones. C'était tout.

Bartle triompha. La petite y venait enfin! Jugeant l'âme des autres à la mesure de la sienne, il l'avait prévu. Il lui paraissait impossible que l'argent n'exercât pas ici son attrait ordinaire et ne triomphât pas rapidement de quelques sensibilités de petite fille. Et les succès qui tiraient Mark Tangye de l'intrigue où allait sombrer son avenir, c'était ce qui pouvait arriver de plus heureux pour M. Bartle; c'était l'importance nouvelle et considérable que prenait le secrétaire intime, après avoir ainsi prouvé ses qualités de diplomate.

Au jour et à l'heure fixés, il se présentait à la petite maison de Quetta Street, légèrement fiévreux. Marion l'introduisit et le fit entrer dans le salon. Là, non sans une certaine et désagréable surprise, Bartle trouva Jocelyn Bernard profondément enfoncé dans un fauteuil, suçant une pipe vide et méditant.

—Très heureux de vous voir, monsieur Jones, dit-il au ton le plus calme et en croisant ses jambes. Donnez-vous donc la peine de vous asseoir.

Bartle tougna légèrement.

—L'avez-vous peut-être dit tombé dans un piège.

—Pardieu, monsieur, dit-il glacé, c'est à miss Fernyough que j'ai affaire, et je n'ai pas l'avantage de vous connaître.

—Au regret de constater, cher monsieur, que vous ne jouissez pas de la plus saine des mémoires. Je ne vous ai, en effet, rencontré qu'une fois, mais c'était dans des circonstances qui eussent dû vous frapper. Permettez-moi d'insister pour que vous vous mettiez à votre aise.

Bartle se décida à s'asseoir. Il avait son chapeau noué à la main, portait encore ses lunettes bleues et son ulster. Pour Marion, elle était restée dans le salon et se tenait debout, près du fauteuil de l'étudiant en médecine.

—Et maintenant, monsieur Jones, vous allez me laisser vous poser une ou deux questions, à la suite desquelles je vous donnerai un renseignement. Les questions sont simples, et le renseignement vous sera utile.

Bartle n'ouvrit pas la bouche; il se tenait visiblement sur ses gardes.

—Première question: Vous avez des raisons de supposer, n'est-ce pas vrai, qu'un jeune homme, fils de gens très riches, s'est épris de la jeune fille que voici?

Bartle hocha la tête.

—Je ne vous pas, dit-il, de motifs pour le nier.

—C'est parfait. Seconde question: suis-je ce jeune homme?

—Non! répondit spontanément le secrétaire intime.

Bernard lança un rapide regard à Marion, qui rougit.

—Troisième question: Vous êtes chargé par le père du jeune homme de rompre le mariage en train, et même au prix de beaucoup d'argent, si c'est nécessaire?

Bartle répondit avec circonspection: Je suis autorisé, le cas échéant, à négocier avec libéralité.

—Et vous êtes certain que miss Fernyough, ici présente, est bien la personne à qui vous avez affaire?

—Mais... oui, répondit le secrétaire légèrement hésitant.

—Merci. Me voici maintenant tout à fait éclairé sur les faits de la cause. Et voilà le renseignement que je vous ai promis: Miss Fernyough, ici présente, dans un quelconque question d'indemnité d'aucune sorte, renonce à épouser le jeune homme dont vous vous occupez. Depuis quelque temps, s'il faut être complet, je me suis hasardé moi-même à rendre à mademoiselle des hommages très respectueux, et qui ne lui ont pas déplu. Vous comprenez?

Bartle exultait, à présent: —Vous rempliriez de joie le cœur

QUITTE OU DOUBLE.

Robert Tangye suivit des yeux son secrétaire. Son visage était resté grave; mais il s'éclaircit à présent d'un sourire ironique. Et ce sourire prit lui-même un caractère de joie quand Bernard Tangye entra dans le bureau de son père.

—Bernard, dit-il, sais-tu ce que j'ai fait?

—Non.

—J'ai signé un testament qui fait de toi mon seul et unique héritier. Mark s'est mal conduit avec moi. Il s'est épris d'une jeune fille que je ne pouvais lui laisser épouser, et il n'a résisté ouvertement.

—C'est toi qui bénéficieras de sa folie, à la seule condition de m'obliger en toutes choses.

—Je ferai mon possible, balbutia Bernard.

—J'y compte. Cependant je ne veux pas te faire attendre ma mort pour jouir un peu de cette fortune qui t'appartient. Je double ton crédit. A dater d'aujourd'hui tu toucheras deux mille livres par an au lieu de mille.

—Je vous en suis excessivement obligé mon père... Et la chose, hélas! Bernard, arrive d'autant plus à propos que je suis excessivement à court dans ce moment.

—C'est fâcheux. Vous n'auriez pas dû augmenter vos dépenses avant de savoir que votre revenu était lui-même augmenté.

—Vous avez raison, monsieur, mais je connais tant de monde aujourd'hui que mes frais grossissent malgré moi... mes notes de Club, particulièrement.

—Bien, bien. Tu peux tirer sur ma caisse à raison de deux mille livres par an. As-tu déjà demandé de l'argent sur ton crédit?

—Oui, mon père... C'est Bartle qui vous a fait signer le chèque.

—Oh! je ne puis pas me souvenir de tout ce que je signe. Mais je vais te donner un second bon de cent cinquante livres. Ton crédit du mois sera doublé et, malgré les notes, il te restera quelque chose dans les mains. Est-ce cela?

—Je crains, monsieur, que cela me soit insuffisant. Je me suis laissé entraîner à jouer...

—Les yeux de Robert Tangye changeaient rapidement.

—Allons, au fait! dit-il brusquement. Le total?

—Quin... Quinze cents livres, finit par dire péniblement Bernard.

—Un silence de quelques instants régna entre les deux hommes, puis Robert dit d'une voix grave: —Oh! avez-vous perdu cet argent?

—Dans un cercle.

—C'est cela, dans un tripot. Et comment en êtes-vous venu à jouer sur parole?

—J'ai joué avec un homme que j'ai trouvé là... un de vos amis, monsieur... Il m'a dit que vous lui aviez gagné une fortune, que toujours la chance avait été pour vous contre lui. Son désir est que le chèque soit établi en son nom.

—Cet homme a menti. Je n'ai jamais gagné la fortune de personne, et comment s'appelle cet hom-

MORTON FAIT UNE AFFAIRE.

—J'ai du nouveau pour vous.

—Celui qui parlait ainsi était Malcolm Watson, l'adroit courtier, par l'entremise duquel Morton avait négocié sa première attaque contre la puissante compagnie au platine. Et c'était à son mystérieux client lui-même qu'ils s'adressaient.

—Vraiment? répondit le petit vieillard, l'ex-roi du platine à vent tout ce qu'il pouvait posséder d'actions de l'Oural. Il ne peut avoir plus nettement apprécié le battu dans sa lutte avec vous.

Hold-Tight hair nets enjoy an enviable national reputation and the friendship of millions of women—

"Hold-tight" hair nets are made of the finest, real human hair. All shades. EVERY "HOLD-TIGHT" HAIR NET IS GUARANTEED OR MONEY REFUNDED. ORDER AT YOUR FAVORITE STORE. IF THEY CANNOT SUPPLY YOU, WRITE U.S. STATE COLOR AND SHAPE.

HAIR NETS ADOLPH KLAR • 221-4 AVENUE NEW YORK

"BLUE BONNETS" The Aristocrat of New Fabrics.

The exquisite quality of this new cloth is only equaled by its practical utility. Transcendently beautiful, yet firm, full bodied and wonderfully durable. Wears without wrinkling, resists dust, launders beautifully. Absolutely dry fast. Easily suitable for all manner of costumes in or out of doors. Also for draperies and furniture coverings. In a broad range of patterns and colorings.

If you doubt don't carry "Blue Bonnets" and see this ad with some of these and we will send you samples and notify him of your request.

LESHER WHITMAN & CO. Inc., 881 Broadway, N. Y.

WRIGLEY'S

All three brands sealed in air-tight packages. Easy to find—

It is on sale everywhere.

Look for, ask for, be sure to get **WRIGLEY'S** The Greatest Name in Goody-Lard

WRIGLEY'S SPEARMINT SEaled TIGHT

WRIGLEY'S DOUBLEMINT CHEWING GUM KEPT RIGHT

WRIGLEY'S JUICY FRUIT CHEWING GUM THE FLAVOR LASTS

The Flavor Lasts



The Picked Army of the Telephone

The whole telephone-using public is interested in the army of telephone employees—what kind of people are they, how are they selected and trained, how are they housed and equipped, and are they well paid and loyal.

Workrooms are healthful and attractive, even possible mechanical device being provided to promote efficiency, speed and comfort.

Good wages, an opportunity for advancement and prompt recognition of merit are the rule throughout the Bell System.

An ample reserve fund is set aside for pensions, accident and sick benefits and insurance for employees, both men and women. "Few if any industries," reports the Department of Commerce and Labor, "present so much or such widely distributed, intelligent care for the health and welfare of their women workers as is found among the telephone companies."

These are some of the reasons why Bell telephone service is the best in the world.

Ten billion messages a year are handled by the organization of the Bell Company, and the task is entrusted to an army of 200,000 loyal men and women.

No one of these messages can be put through by an individual employee. In every case there must be the complete telephone machine or system in working order, with every manager, engineer, clerk, operator, lineman and installer co-operating with one another and with the public.

The Bell System has attracted the brightest, most capable people for each branch of work. The training is thorough and the worker must be specially fitted for his position.

AMERICAN TELEPHONE AND TELEGRAPH COMPANY AND ASSOCIATED COMPANIES

One Policy One System Universal Service